

Nouvelle romantique

LAURE ENZA

A gingerbread man figurine stands in the center of the frame, covered in a dusting of snow. It has a smiling face with red cheeks, a red heart-shaped nose, and a red and white striped scarf. The background is a soft-focus winter scene at night, featuring a snow-covered building with warm lights glowing from its windows and a string of warm white lights. The overall atmosphere is cozy and romantic.

**SOUS LA NEIGE,  
LES ÉPICES**

# Sous la neige, les épices

**Nouvelle romantique**

Ce bonus vous est offert par Laure Enza®

Crédits photo : images libres pour usage commercial sous licence Premium Freepik.com.

Correction de texte : ASL-Correction

Tous droits réservés Copyright ©L. Lorenzi décembre 2024

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce texte sont des faits de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance ne serait que pure coïncidence.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seule propriétaire des droits, et responsable du contenu de ce texte.

Pour découvrir les ouvrages et l'actualité de Laure Enza

Site officiel : [Laure.Enza](https://www.laureenza.com)





## Sous la neige, les épices

La neige tombait lentement et recouvrait le hameau de Rochebrune d'une épaisse couche ouatée. Les toits se confondaient avec le ciel gris perle, à l'exception de la petite chapelle perchée sur la colline, dont le clocher encapuchonné se détachait sur les nuages et la narguait avec cruauté.

Apolline se tenait près de la fenêtre de sa chambre, le regard fixé sur ce paysage trompeur. La champêtre carte postale de Noël n'était en réalité qu'un hameau du bout du monde à demi déserté, accroché à une montagne verglacée. Le cœur de la jeune femme était dans le même état.

Ses doigts caressaient machinalement la bague qu'elle avait failli porter autrefois. Elle s'était promis de la ranger, de ne plus y songer, mais elle la gardait précieusement dans son écrin. Chaque année, elle la contemplait, comme un grigri malfaisant, un témoignage de son échec, de son

insignifiance. Elle serra ses bras autour d'elle, dans le vain espoir de se préserver du vide qui aspirait ses pensées.

La maison résonnait des éclats de rire qui montaient vers elle comme des étincelles. Brillantes et perforantes. Elle esquissa un sourire par réflexe, qui s'effaça presque aussitôt. Elle souhaitait être heureuse pour eux, mais elle ne pouvait qu'être jalouse, incapable de partager leur insouciance, leur joie intacte. Les années passaient, mais pas la douleur.

La chapelle, au loin, évoquait constamment une époque révolue, un bonheur piétiné. Trois ans plus tôt, Apolline aurait dû y entrer au bras de son père, dans sa robe blanche scintillante, au milieu de cette même famille, de cette ambiance festive et de ces rires aigus. Le malaise, en cette soirée hivernale, était similaire à celui qu'elle avait éprouvé le jour où elle s'était retrouvée seule devant la porte, l'alliance abandonnée sur un banc, des flocons accrochés à son voile.

La jeune femme détourna les yeux de ce tableau bucolique. Elle tentait d'échapper à cette mémoire, qui, hélas, refusait obstinément de disparaître, resurgissait chaque année au moment des fêtes avec une intensité redoublée.

Ahurissement, déchirement, incompréhension.

— Popo ! Tu descends, à la fin !

La voix de Lucas, son frère, brisa subitement le silence pesant qui régnait dans la pièce. Apolline détestait ce diminutif.

— Aide-moi, Popo ! supplia Marion, sa sœur. Lulu se comporte de manière étrange !

Apolline soupira, ce n'était pas la première fois de la soirée qu'ils la sollicitaient. Ils faisaient mine de rien, mais elle savait qu'ils tentaient de lui changer les idées.

— Tata Popo, tata Popo ! entonnèrent les quatre enfants à tue-tête.

Elle tira les rideaux sur le rectangle de paysage nostalgique, quitta son poste d'observation du passé. En bas, un présent bruyant l'attendait, qui avait l'avantage de jeter la confusion dans ses sombres pensées. La maison familiale était en effervescence. Des éclats de rire jaillissaient de la cuisine, où Lucas et Marion échangeaient des piques joyeuses avec leurs conjoints.

Un majestueux sapin ornait le salon, égayé de guirlandes posées de guingois. Les petits-enfants tourbillonnaient et pillaient les cartons de décorations, sous l'œil amusé de leurs grands-parents. On aurait dit qu'ils mettaient au jour des trésors insoupçonnés, alors que, chaque année, on ressortait les mêmes boules incassables en papier mâché, les sempiternels personnages de bois à la peinture écaillée, se dit Apolline d'un air navré.

Cette joyeuse pagaille lui rappelait malheureusement les soirées passées à orner *leur* appartement parisien, lorsqu'*il* riait en démêlant les lumières, jurant que l'année suivante, *il* les rangerait mieux. Chaque Noël ravivait la blessure laissée par *son* départ, brutal et silencieux, comme une porte claquée sans adieu. Elle ne comprenait toujours pas ce qui s'était produit, ce qu'elle avait raté, et cette incompréhension, plus encore que l'absence, lui serrait le cœur.

Tout le monde lui recommandait de tourner la page, d'aller de l'avant. Maintes fois, sa mère avait tenté de

renvoyer cet anneau à son propriétaire, son père avait voulu lui casser la figure, mais comment rembourser un fantôme, s'en prendre à un lâche insaisissable ? Apolline avait ignoré les protestations de ses proches, puis les conseils avisés, puis les soupirs de lassitude. Elle était figée dans sa tristesse « comme un pâté en croûte dans sa gélatine », disait Mamie Mathilde.

Ces discours lui paraissaient tellement vains. Comment oublier toutes ces années d'une illusion à deux, terminées par un fiasco ? Comment éprouver la moindre confiance après avoir été quittée sans sommation ? La jeune femme ne pleurait plus sur ses amours perdues, mais sur son estime d'elle-même, évaporée en même temps que son fiancé.

Elle s'arrêta encore un instant au milieu des marches pour observer la scène familiale sensée lui remonter le moral. Sa mère traversait le salon avec un plateau de biscuits odorants. Son beau-frère et sa belle-sœur dressaient la table. Son père aidait les enfants à accrocher des boules au sommet du sapin en les portant à bout de bras. Quant à Mathilde, la grand-mère, elle s'asseyait dans un fauteuil près de la cheminée, un sourire distrait sur les lèvres.

Chaque année, Apolline découvrait avec un pincement au cœur les signes du temps sur la délicate vieille dame : ses mouvements ralentis, ses absences pendant les conversations, et ces moments où elle évoquait des souvenirs anciens comme s'ils venaient de se produire. La jeune femme se demandait si c'était de simples méprises ou si Mathilde s'égarait peu à peu dans une sénescence sans retour.

— Mon Dieu, ma chérie, tu aurais pu te pomponner un peu, remarqua sa mère en repassant avec ses plateaux vides.

Elle examina son jean et son pull informe, son visage sans maquillage et serra les lèvres en apercevant l’anneau. Elle regrettait le temps où sa fille incarnait la joie de vivre, mais elle se retint de le mentionner.

Son frère sortit de la cuisine, un torchon sur l’épaule, et la pointa du doigt avec un air faussement sévère.

— Popo, est-ce que tu vas rester comme un santon jusqu’à la fin des préparatifs, ou vas-tu nous rejoindre en fin de compte ?

— Laisse-la tranquille ! lança Marion en émergeant derrière lui, une cuillère en bois à la main, peut-être qu’elle réfléchit à une recette de vin chaud qui t’enverra enfin au tapis.

— Ça sera toujours meilleur que ses biscuits secs de l’année dernière, j’en ai encore les dents qui bougent !

— C’est très amusant, soupira Apolline en mimant un sourire forcé, vous êtes exaspérants.

— Comme tu es nulle aux fourneaux, poursuivit Lucas, tu pourrais au moins tenir compagnie à Mamie.

Apolline encaissa sans sourciller, mais cette observation, comme toutes les autres évoquées sans malice, la ramena à ses propres échecs. Était-il parti parce qu’elle était un piètre cordon-bleu ? Une femme trop investie dans son travail, pas assez dans son foyer ? Était-elle mauvaise au point d’être quittée sans explications ?

— Mathilde vient de décider que Maurice, le boulanger récemment décédé, lui fera des pains d’épices, poursuivait Lucas sans remarquer son trouble.

— C'est vrai, ajouta Marion avec un rire, elle a demandé où se trouvaient les authentiques bonshommes de Noël. Ceux qu'on a faits cet après-midi avec les gamins ne valent rien, selon elle.

Apolline admira les délicieux petits gâteaux que sa mère avait disposés sur la desserte. Même si les décorations maladroites révélaient l'inexpérience des apprentis confiseurs, ils avaient l'air irrésistiblement appétissants. Elle jeta un coup d'œil vers Mathilde, qui semblait plongée dans ses pensées. Ses doigts délicats caressaient le chat endormi sur ses genoux.

— Mamie, veux-tu des pâtisseries maison ? demanda-t-elle en s'approchant avec une assiette.

Mathilde releva la tête, ses prunelles claires pétillèrent un instant.

— Oui, ma chérie. Ceux de Maurice. Lui sait y faire, contrairement aux amateurs que voilà.

Les enfants s'offusquèrent. Apolline réprima un rire.

— Maurice est parti depuis un moment, souffla-t-elle tendrement, choisissant ses mots avec précaution.

Elle se doutait que Mathilde ne comprenait pas toujours cette réalité. Parfois, sa grand-mère semblait coincée dans un passé où les souvenirs étaient plus vivants que les visages présents autour d'elle.

— Oh, je sais, répondit Mathilde en haussant les épaules, va donc m'en chercher au village !

— Maman, la nuit est noire et il neige dehors, protesta le père d'Apolline, même si Maurice était encore là, il ne l'attendrait pas à cette heure-ci.

Mathilde le fixa avec une gravité qui surprit tout le monde.

— Pourquoi pas ? Il est toujours là pour moi. Il comprend ce que ça fait, d'avoir besoin de chaleur dans le cœur.

Un silence consterné s'installa dans la pièce, brisé seulement par le crépitement du feu. Une étrange tristesse envahit Apolline. Elle appréhendait tout à fait les réactions de l'aïeule, ancrée dans le passé et incapable d'apprécier les moindres bonheurs du moment présent.

— Je trouverai une solution, ma petite Mamie. Promis.

La soirée reprit dans une ambiance chaotique, mais joyeuse. Les gamins jouaient à cache-cache autour du sapin, renversaient des décorations au passage, puis filaient dans la cuisine, entre les jambes des adultes qui débattaient de la cuisson du chapon. Marion, à la tête des opérations, surveillait aussi les enfants du coin de l'œil et houspillait son mari, ou son frère, dès qu'elle en avait l'occasion.

— Lulu, vérifie le four ! lui ordonna-t-elle.

— Je ne suis pas ton commis ! riposta-t-il en riant.

— Oh, mais on l'a bien remarqué.

— Tata Popo, toi au moins, tu veux bien nous aider, demanda une fillette.

Apolline s'approcha et considéra les biscuits que les petits peignaient de glaçage multicolore.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-elle, fronçant les sourcils.

Marion leva les yeux au ciel.

— Eh bien, ta filleule Louise a décidé qu'un peu de moutarde ajouterait une touche unique.

Apolline se mit à rire spontanément.

— Sérieusement ?

La fillette, l'air fier, brandit une cuillère dégoulinante.

— Mais c'est super bon, tata ! Tu veux goûter ?

Lucas, en passant, attrapa un biscuit encore chaud et en croqua un morceau avant de grimacer dramatiquement.

— Unique, oui, c'est sûr. Tu viens de réinventer la gastronomie, ma puce. Félicitations !

— Je sais pourquoi Mamie n'est pas enthousiasmée par vos gâteaux, ironisa Apolline, étonnée de ressentir une envie de légèreté.

Les éclats de rire complices de Lucas et Marion, alors qu'ils s'affairaient avec leurs conjoints, lui rappelaient les soirées passées à cuisiner avec *lui*, les regards remplis d'amour et les projets d'avenir qui, aujourd'hui, lui semblaient naïfs et utopistes. Devant le tableau de son frère et de sa sœur entourés de leurs enfants, un pincement au cœur vint s'ajouter aux autres regrets : Apolline était certaine de ne jamais connaître cette forme de bonheur. Elle avait perdu foi en l'idéal du couple parfait, et avec lui, son rêve d'une famille unie. Plus sa fratrie s'occupait d'elle, plus elle sentait le fossé qui la séparait de cette communauté heureuse et festive.

Tout à coup, alors que la soirée battait son plein, Mathilde attrapa une serviette et la posa sur sa tête comme un fichu.

— Eh bien, si personne ne veut m'aider, je m'y rendrai moi-même ! déclara-t-elle en se levant d'un bond, malgré sa prothèse de la hanche.

— Mamie, où vas-tu ? s'étonna Lucas, qui revenait de la cuisine avec une assiette de toasts.

— Chez mon cher ami, Maurice, pardi ! Il m'attend.

Tous les regards convergèrent vers la vieille dame. Marion soupira.

— Maurice est décédé. Tu l'as oublié.

— Quelle bêtise ! Il m'a encore vendu du pain la semaine dernière, insista-t-elle en serrant son fichu d'un geste théâtral.

Apolline tenta de la rassurer.

— Mamie, assieds-toi. Tu confonds sûrement avec quelqu'un d'autre.

Mathilde n'en démordait pas.

— Je suis capable de distinguer un boulanger, ma petite ! Vous imaginez tous que je deviens sénile, n'est-ce pas ? Laissez-moi vous convaincre du contraire !

Elle s'approcha de la porte principale. Son fils l'intercepta et sa belle-fille l'empêcha d'enfiler son manteau.

— Pas question que tu sortes, Maman. Il fait un froid à geler un pingouin !

Mathilde, visiblement contrariée, plissa les yeux.

— Tu penses me faire peur ? Ces bestioles ne savent pas voler, et moi, je m'en sens capable, pour retrouver Maurice !

— Tu dis n'importe quoi, calme-toi, soupira encore le père de famille.

Cependant, les enfants, fascinés, s'étaient regroupés autour de l'aïeule.

— Grand-mamie, raconte-nous comment tu voles !

Mathilde prit une chaise et s'assit, finalement détournée de sa mission.

— Maurice confectionne les meilleurs pains d'épices de toute la région. Leur saveur transporte ceux qui les goûtent dans un pays délicieux.

— Oh ! On en veut, nous aussi !

— Comment il fait Maurice pour t'envoler, grand-mamie ?

— Il possède une formule mystérieuse qu’il conserve soigneusement dans son carnet noir. Je le sais, car il me l’a montrée une fois. Il a promis de ne jamais me la donner, même si je le suppliais !

— Pourquoi ? s’enquit une petite voix.

— Parce que la magie ne se partage pas, répondit Mathilde avec un air énigmatique, elle se déguste !

Malgré les rires des bambins, Apolline sentit une pointe d’inquiétude la traverser. Cette histoire, bien qu’absurde, semblait tenir à cœur à sa grand-mère.

Plus tard, alors que tout le monde s’apprêtait à regagner les chambres à l’étage, Mathilde se lança dans une nouvelle tentative d’évasion.

— Bon, puisque la nuit est tombée, je prendrai une lanterne. Ainsi, je ne gênerai personne.

Apolline l’intercepta dans le vestibule.

— Mamie, tu ne pars nulle part. Je te le promets, je m’en occupe, j’irai à la pâtisserie.

Mathilde la regarda avec scepticisme.

— Toi, tu n’auras pas le courage. Chaque fois que tu viens ici, tu restes enfermée dans ta chambre, ou dans ta tête.

— Eh bien, pas cette fois-ci, affirma Apolline.

Elle était triste de voir qu’elle décevait aussi sa grand-mère, mais ne réussissait pas à changer son comportement, à se débarrasser de la peine qui barbouillait son quotidien. Elle tenta toutefois de faire bonne figure pour le reste du repas.

On parvint à coucher Mathilde en même temps que les enfants grâce à un bol de lait chaud et à des promesses de cadeaux. Les adultes terminèrent la soirée au coin du feu,

puis chacun regagna ses quartiers en étouffant des rires parfumés de digestif à la poire.

Aux petites heures, incapable de trouver le sommeil, Apolline se leva discrètement. La maison était silencieuse. Tous ses occupants dormaient profondément. Elle enfila ses bottes fourrées, sa doudoune la plus confortable et s'emmitoufla de tout ce qu'elle put dénicher dans les tiroirs de la commode, avant de s'aventurer dans la froide nuit de décembre.

Avant de quitter le jardin, elle admira la pleine lune qui éclairait le village d'un éclat presque irréel. Elle se souvint de ces promenades nocturnes qu'elle faisait avec *lui*, la main dans la sienne, alors qu'elle croyait encore que l'amour était une promesse, qu'aucun obstacle ne pourrait entraver ce qu'ils bâtissaient. Ce souvenir autrefois si doux lui laissait désormais un goût amer, un vide plus douloureux que la gifle du vent. Elle pressa le pas, certaine qu'elle s'infligeait cette expédition en vain à cinq heures du matin, mais la réflexion de Mathilde l'avait piquée au vif.

La boulangerie épicerie de Rochebrune, éclairée d'une lumière tamisée, semblait déjà animée d'une activité. C'était l'unique commerce rescapé de l'exode rural, et Apolline soupira de soulagement à l'idée qu'il eût même résisté au trépas de son propriétaire. La cloche tinta joliment lorsqu'elle poussa la porte.

Une douce chaleur et les effluves de biscuits en train de cuire l'accueillirent aussitôt. Elle s'immobilisa sur le seuil, ses bottes laissant des traces humides sur le paillason. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas mis les pieds dans cette vieille boutique. Tout y respirait la nostalgie : l'antique comptoir en bois, les étagères chargées de

bocaux en verre, l'horloge au tic-tac régulier. Ses souvenirs remontèrent à la surface, mais ils restèrent indécis, comme des clichés légèrement flous. Elle éprouva soudainement les mêmes émotions que sa grand-mère.

Derrière l'étalage, un homme s'affairait. Il portait une blouse blanche, tendue par ses épaules carrées. À la lueur des lampes du four, son profil aux traits virils semblait d'une grande beauté, qu'une charlotte mal ajustée ne parvenait pas à rendre ridicule. Apolline plissa les yeux, troublée par la ressemblance avec Maurice. Le hasard était remarquable : elle savait que le propriétaire des lieux était décédé récemment, pourtant elle éprouva un instant de confusion.

L'homme se redressa, posa la plaque sur une grille. Il leva la tête en direction d'Apolline et lui adressa un soupir poli.

— Désolé, on n'ouvre qu'à six heures, dit-il d'une voix grave.

Apolline retint son souffle. Ce ton, ce regard... c'était impossible ! Il avait changé, bien sûr, mais elle percevait encore quelque chose de familier dans sa posture, dans la manière dont il observait. Son visage, éclairé par des yeux bruns, inspirait confiance. Une barbe de quelques jours soulignait ses pommettes hautes et lui donnait une allure à la fois décontractée et soigneusement négligée. Ses cheveux indisciplinés encadraient son front avec une élégance nonchalante.

Elle hésita. Devait-elle poser la question qui brûlait ses lèvres ? Et si elle se trompait ? Cela serait embarrassant, mais qu'importe.

— Antoine ? lança-t-elle finalement.

Il arqua les sourcils, comme s'il avait mal entendu. Puis il l'examina d'un regard perçant qui la fit presque rougir. Enfin, une étincelle de compréhension illumina ses yeux noisette.

— Apolline, est-ce toi ?

Elle inclina lentement la tête, tandis que son cœur s'emballait.

— Oui... c'est bien moi, avoua-t-elle en repoussant légèrement son bonnet duveteux.

Tout à coup, elle se dit qu'elle ressemblait à un ours hippie sorti d'hibernation, avec son énorme manteau et ses accessoires piochés dans le tiroir commun de la maison familiale. Elle arborait une écharpe tricotée par Mathilde avec chutes de laines de toutes les couleurs ; un couvre-chef trop étroit décoré de licornes qui devait appartenir à sa filleule de six ans. Même ses gants étaient dépareillés.

— Difficile de me reconnaître, ça fait tant d'années...

— Mais non ! Tu es... tu es toujours aussi... unique, déclara-t-il avec un sérieux que démentaient ses prunelles pétillantes, qu'est-ce qui t'a poussée à venir dans mon antre à cette heure... dans cet accoutrement ? Tu es tombée du lit ?

— Je suis en mission, éluda-t-elle avec un rictus, ma grand-mère, Mathilde, est persuadée que Maurice fabrique encore ses pains d'épices. Je comprends pourquoi, à présent ! Tu es son portrait craché et tu pâtisses ! Elle ne perd donc pas totalement la tête...

Antoine désarçonné éclata de rire. Il s'essuya les mains sur son tablier et s'appuya contre le comptoir.

— Ses fameuses douceurs font toujours courir les jolies filles en pleine nuit !

— Je sais, c'est absurde, poursuivit Apolline, consciente de l'ironie de la remarque, mais Mamie est très têtue, elle ne jure que par la célèbre recette de Maurice...

— Mon grand-père aurait adoré entendre ça, malheureusement, là où il est, ce n'est pas possible.

— Je suis confuse, je te présente d'ailleurs mes condoléances, bredouilla-t-elle.

— Merci, nous nous étions éloignés, ces dernières années, mais reprendre son commerce me donne l'impression qu'il est toujours un peu présent... Mamie Mathilde a de la chance : Maurice m'a légué, en plus de ses vieux fourneaux, ses secrets de fabrication.

Antoine esquissa un geste vers une étagère en bois patiné où reposait un cahier relié de cuir noir. L'ancienne jaquette, marquée par les années et couverte de farine incrustée, témoignait des décennies passées dans l'atelier du boulanger. Les coins étaient légèrement écornés, et une fine ficelle maintenait les pages ensemble. Juliette le fixa, fascinée, comme une preuve que les souvenirs de sa grand-mère étaient vifs.

— C'est le livret magique de ton grand-père !

— On peut dire ça, observa Antoine en le manipulant avec tendresse, il notait tout à la main, ses astuces pour obtenir de bons produits, des miches aux brioches, en passant par les viennoiseries.

Il feuilleta les pages jaunies couvertes d'une écriture serrée, parfois entrecoupée de taches de caramel. Outre les énumérations d'ingrédients, des esquisses rudimentaires représentaient des ornements et des ustensiles imaginés par Maurice pour améliorer son art.

— Les pains d'épices remplissent la majeure partie du carnet. Maurice se vantait souvent de leur qualité. Je viens

d'en fabriquer une fournée expérimentale. Attends, je vais t'en sortir quelques-uns. Si tu as quelques minutes, je les garnirai spécialement pour ta grand-mère.

Il se détourna et Apolline en profita pour regarder autour d'elle. Le décor était à peine différent de celui de son adolescence. Elle sentit les souvenirs affluer, surtout lorsqu'Antoine revint avec un plateau de biscuits encore fumants. Elle se revoyait, enfant, avec Mathilde qui lui achetait toujours une douceur en plus, et Maurice, qui lui faisait un clin d'œil.

Puis, pendant ses années au lycée, elle avait travaillé à la caisse pendant les vacances, alors que le petit-fils du pâtissier lui contait fleurette. Un demi-sourire apparut sur son visage, à l'instar du parfum de nostalgie qui s'élevait de la plaque de gâteaux.

Antoine la considéra d'un air curieux.

— Ça me fait tout drôle de te revoir, tu n'as pas changé ! Même si, quand tu as poussé cette porte, je t'ai prise pour une touriste égarée, ou un épouvantail en fuite !

Elle lui donna une légère tape sur le bras, mais il poursuivit sur un ton joyeux :

— Es-tu revenue habiter au village ? As-tu enfin quitté la frénésie parisienne, mademoiselle Popo ?

Elle secoua doucement la tête. Des boucles s'échappèrent de son bonnet et elle se rappela son apparence. Elle l'ôta d'un geste brusque et ses cheveux électriques se dressèrent à la verticale. Elle ne pouvait pas faire pire. Face au regard amusé d'Antoine, elle sentit l'embarras l'envahir, et regretta presque de ne pas avoir pris le temps de se pomponner. Quelle idée futile.

— Malheureusement, non, ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

L'image de son petit appartement de banlieue traversa son esprit, ce n'était même plus un havre de paix, un cocon d'amour, depuis qu'*il* l'avait déserté. C'était un endroit sans âme où elle rentrait après des journées insipides, dans une cité dortoir encerclée d'embouteillages. À cet instant, elle eut l'impression qu'il se trouvait à des années-lumière, qu'il n'était plus que le refuge de ses regrets.

— Je reviens chaque année à Rochebrune pour Noël. J'ai peu de temps libre, mais, comme on dit : métro, boulot, dodo. Trois jours de vacances, c'est court, je décompresse tout de même. Le bon air, la nature, précisait-elle, comme pour excuser son apparence négligée, mais toi, qu'est-ce que tu fais là ? Je pensais que tu vivais à l'étranger un rêve d'aventurier.

Il croisa les bras et s'appuya nonchalamment contre le comptoir.

— C'était le cas, jusqu'à il y a quelques semaines. La mort de Maurice m'a permis de réviser mes choix, un peu tard, j'en conviens. J'avais besoin de revenir à quelque chose de plus simple. Reprendre la boulangerie de mon grand-père m'a semblé évident, comme une sorte de retour aux sources.

Apolline absorbait ses paroles et le détaillait à la faible lueur des fours. Antoine avait changé, bien sûr, mais il y avait une constance dans sa manière de s'exprimer et de se mouvoir. Il présentait un mélange de calme et de passion qui la ramenait à leurs souvenirs d'enfance.

— Reprendre la boulangerie dans ce hameau perdu ? Vraiment ? Tu n'étais pas censé conquérir le monde ? demanda-t-elle, étonnée de sentir un nouveau sourire étirer ses lèvres.

— Eh bien, disons que le monde et moi, on n'était plus tout à fait d'accord sur les termes du contrat. Une vie pleine d'aventures... devenue une sorte de cavalcade effrénée, avoua-t-il, des journées interminables, des réunions qui s'enchaînaient, des voyages d'un pays à l'autre... Je ne m'arrêtais jamais. Puis, un matin, en me regardant dans le miroir, j'ai découvert que je ne savais même plus pourquoi je courais autant.

Elle hocha lentement la tête, observa les biscuits impeccablement alignés. Une chaleur familière l'envahit, extirpa ses doutes, sa tristesse permanente, ses lamentations, de son esprit. C'était un peu comme si le temps s'était plié pour lui offrir une pause.

— Ils ont l'air parfaits, dit-elle doucement, mamie sera ravie... enfin, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que ce n'est pas Maurice qui les a préparés.

Antoine esquissa un sourire en coin, son regard brun pétillait, ce qui le rendait encore plus charmant. Apolline se morigéna intérieurement pour avoir eu cette pensée frivole.

— N'oublie pas que j'ai suivi les secrets du carnet ! Alors, goûte-les avant de juger !

— Pourquoi pas...

— Ne prends pas cet air suspicieux. Je suis certain qu'ils seront à la hauteur.

— Tu es resté le même, en fait, toujours prêt à taquiner.

— Toi, tu es toujours aussi discrète. Raconte-moi un peu ce que tu es devenue !

Elle hésita avant de répondre. Elle se rendit compte que, ces dernières années, son actualité s'était imprimée en négatif, elle tournait autour d'un manque, d'un sentiment

d'impuissance. Pour la première fois depuis longtemps, elle n'avait pas envie de l'évoquer.

— Je n'ai pas grand-chose à dire, je mène une existence tranquille, je bosse toujours dans une banque à un poste ennuyeux, je suis célibataire, je n'ai pas de chat, le crédit de mon appartement est indécent, j'adore mes montagnes et ma famille de casse-pieds.

Apolline se mordit la langue pour faire cesser le déroulement de son curriculum insipide. Pourtant, l'homme en face d'elle semblait l'écouter sans la juger. Il avait même l'air de s'intéresser à ses paroles, ce qui la surprit.

— Comment ça, une existence tranquille ? Tu oublies l'épisode où tu n'hésites pas à affronter la nuit enneigée pour faire plaisir à ta grand-mère, quitte à te déplacer en mode Bibendum psychédélique !

— Tu es pire que mon frère ! s'esclaffa Apolline que cet humour de potache mettait parfaitement à l'aise.

Antoine attrapa une petite assiette en porcelaine, y déposa deux personnages sans glaçage, puis invita son hôte à s'asseoir.

— Je te suggère d'agrémenter la dégustation d'un chocolat chaud.

— C'est pour faire passer le goût de tes biscuits, n'est-ce pas ?

— Cela rehausse les saveurs, il est vrai, dit-il sans relever la pique, et ça te réchauffera avant de retourner dans la tourmente.

La jeune femme se surprit à accepter. Après tout, la nuit était déjà bien avancée et l'idée de partager ce moment dans cette boulangerie où elle avait tant de souvenirs lui parut étrangement apaisante.

Antoine servit deux tasses fumantes qu'il décora généreusement de crème fouettée. Alors qu'il saisissait un pain d'épices encore chaud, un sourire nostalgique apparut sur son visage.

— Te rappelles-tu le jour où tu avais cassé la balance ? J'ai essayé de te couvrir, mais ça nous a obligés à mesurer les ingrédients à l'œil ! Nous avons préparé un gâteau si salé que même le chien de Maurice n'en a pas voulu.

Apolline éclata d'un rire léger, une chaleur inattendue envahit sa poitrine.

— Oui, pourtant, c'était un goinfre...

Ce souvenir, qui était resté enfoui pendant des années sous une routine monotone et des expériences désagréables, refit surface avec une vigueur surprenante.

— Mais, toi, tu avais insisté pour qu'on le goûte, en disant qu'un chef digne de ce nom ne devait jamais abandonner ses créations.

Elle essaya discrètement une larme et frissonna à l'idée que cette manifestation de joie avait une saveur nouvelle.

— Maintenant, je crains de te servir de cobaye pour ces gâteaux !

Antoine éclata de rire à son tour. La boulangerie de para d'une aura de bonne humeur sucrée.

— À l'époque, j'étais un peu trop ambitieux, mais je te jure que j'ai progressé depuis... sans compter qu'il n'y avait personne pour casser mon matériel, cette nuit.

Leurs regards se croisèrent au-dessus des tasses. Un court instant de silence s'établit entre eux, mais il était plus apaisant que gênant. Apolline perçut dans ces simples retrouvailles l'Antoine qu'elle avait connu. Celui qui, enfant, transformait chaque bêtise en une expédition palpitante et chaque journée en un souvenir impérissable.

Lorsqu'elle mordit dans la délicate pâtisserie, elle réprima un hoquet de surprise. La saveur était exactement celle des biscuits de Maurice : le miel caramélisé, la pâte moelleuse, les épices subtilement dosées. Elle ferma les paupières, et, pendant une minute, elle se vit petite fille dans l'atelier, qui balançait ses jambes du haut d'une grande chaise, pendant que Maurice racontait ses histoires tout en surveillant ses fournées.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le goût encore vif sur sa langue, elle découvrit qu'Antoine la fixait. Un sourire radieux éclairait son visage, comme s'il dégustait autant sa réaction qu'elle-même savourait le biscuit. Ce moment suspendu sembla sceller un lien entre eux. Il était composé d'un mélange de fierté de l'un, d'émerveillement de l'autre.

— Bon, maintenant que tu m'as mis en retard, avec ta séquence nostalgique, tu vas te rattraper !

Elle n'eut pas le temps de se rebiffer. Antoine lui présenta une poche à douille et, sans plus de discours, ils décorèrent les biscuits ensemble, épaule contre épaule, retrouvant aisément les gestes et la connivence du passé.

— Je vois que tu n'as pas perdu la main, tu ferais une excellente commise, ma foi, conclut Antoine en disposant les pains d'épices dans la devanture.

Apolline accueillit la remarque avec surprise : Antoine n'était pas ironique, contrairement à Lucas, quelques heures plus tôt. Elle s'était laissé aller au menu plaisir de la pâtisserie sans réfléchir, sans jouer un rôle de triste fille. Elle observa le résultat et fut stupéfaite d'éprouver de la... satisfaction. Un sentiment qu'elle s'était interdit depuis tant d'années.

À travers la vitrine, le soleil se levait lentement, et Apolline dut s'éclipser avec regret, comme les premiers clients perturbaient leur bulle de complicité. Après des adieux un peu gênés, la jeune femme s'échappa, la boîte de pains d'épices pressée contre sa poitrine. Ses pensées tourbillonnaient alors qu'elle traversait les rues enneigées, elle ne sentait même pas le vent glacial lui mordre les joues.

Le crépuscule matinal enveloppait le village d'une lumière feutrée. Les ombres de la nuit s'estompaient lentement, laissaient place à un ciel teinté d'indigo, que quelques touches d'orange venaient à peine troubler. Les toits blanchis semblaient encore assoupis, alors que la lueur des premières fenêtres dessinait des rectangles sur le sol poudreux.

Apolline éprouvait un étrange plaisir à cette promenade en solitaire. La rencontre avec Antoine avait ravivé des souvenirs agréables et la jeune femme se surprit à en dérouler le fil de façon instinctive. Elle n'avait rien ressenti de tel depuis des années, mais elle préféra ne pas y réfléchir trop longtemps. Elle ne laissa pas la morosité gâcher cette parenthèse, elle se prit même à faire un pied de nez en contournant la colline de la chapelle. Elle devait presser le pas, Mathilde attendait sûrement ses fameux biscuits.

Lorsqu'elle poussa la porte de la maison, l'agitation régnait déjà. La table était dressée pour le petit-déjeuner, les enfants couraient autour du sapin, et son père ajustait les bûches dans la cheminée. Apolline se débarrassa de son costume d'Esquimaude, en marmonnant contre la laideur de sa vieille doudoune et les couleurs dépareillées de son

bonnet et son écharpe. La chaleur familière et l'odeur du café eurent rapidement raison de son humeur morose.

Elle s'approcha à pas de loup de sa grand-mère, assise dans son fauteuil, et picora un baiser sur sa tempe, au moment où elle posait la boîte sur ses genoux.

— Voilà, Mamie. Je t'ai rapporté tes pains d'épices, selon la recette de Maurice, comme promis.

Mathilde, emmitouflée dans son plaid, souleva le couvercle d'une main tremblante. Elle en tira un biscuit, l'inspecta minutieusement, comme si ses lunettes avaient la puissance d'un microscope. Puis, sans même y goûter, elle l'abandonna sur la table avec insouciance.

— C'est gentil, ma petite Popo, mais je me demande si tu ne perds pas la tête. Recette de Maurice ou pas, je n'aime pas les épices.

— Quoi ? Mais... tu as insisté toute la soirée pour en avoir !

— Je n'ai jamais dit ça.

Apolline contint un soupir, malgré la pointe d'agacement qui la titillait.

— Mamie, sérieusement ? Tu m'as fait sortir en pleine nuit pour rien ? se plaignit-elle.

Mathilde haussa les épaules, son visage ridé impassible, le regard vague.

— Ce n'est pas grave, ma chérie. Oublier des choses arrive à tout le monde. Qui est donc ce Maurice ?

Apolline secoua la tête en signe d'impatience, puis se leva. Elle emporta la boîte de biscuits dans la cuisine, où les enfants dévoraient déjà leur petit-déjeuner dans un joyeux désordre. Dès qu'elle souleva le couvercle, leurs yeux s'illuminèrent.

— Oh, des pains d'épices enchantés ! s'exclama l'un, les mains ouvertes. Merci, Tata !

— Tu es trop forte ! ajouta Louise dans un cri plein d'admiration.

Appuyé contre le comptoir, Lucas croisa les bras et haussa un sourcil amusé.

— C'est sûr, on n'a jamais vu une héroïne pareille. Braver la neige pour un caprice de Mamie, alors qu'elle ne sait plus ce qu'elle dit.

— J'écrirai un poème à ta gloire, lança Marion en lui versant du café, Apolline et la quête des biscuits égarés. Qu'en penses-tu ?

Apolline détourna les yeux, mais un rire spontané lui échappa.

— Ils ne sont pas perdus pour tout le monde, fit-elle en désignant les jeunes gloutons.

Tout à coup, son téléphone vibra dans la poche de son pantalon. Elle le sortit rapidement. Alors que son frère se penchait sur son épaule et que sa sœur commençait à lui poser des questions, elle hésita un instant, puis décrocha.

— Oui, c'est moi... J'ai oublié mon bonnet à la boulangerie ?... Je n'ai pas de tête... ce n'est pas une grande perte... ça va te faire rire, mais... Mathilde ne mange pas de pain d'épices !...

Sous les quolibets de sa fratrie, elle fila dans le jardin enneigé, à la recherche d'un peu de calme.

Dans le salon, le père d'Apolline, intrigué par la scène, s'approcha de Mathilde. Il se pencha vers elle, légèrement inquiet.

— Maman, bien que ta mémoire te joue parfois des tours, tu sais très bien que tu n'as jamais apprécié les pains

d'épices, pas même ceux de Maurice. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Mathilde ne répondit pas immédiatement. Elle ajusta son plaid, caressa le chat, regarda pensivement par la fenêtre. À l'extérieur, Apolline, téléphone à l'oreille, arpentait la cour à grands pas, les joues rosies par le froid mordant, ou par une autre sorte de sensation, plus subtile.

— Ce ne sont pas les épices qui importent, c'est l'épice, murmura-t-elle avec un sourire malicieux.

La vieille dame tapota doucement la main de son fils. Il suivit machinalement le regard de sa mère. À travers la vitre, Apolline bavardait et... semblait rayonner, portée par une chaleur intérieure qu'il n'avait pas vue depuis longtemps.

Mathilde hocha la tête, satisfaite.

— Qui donc est ce Maurice dont tout le monde me parle ?

Merci d'avoir lu cette nouvelle romantique.

Je vous propose quelques idées de romans dans le genre littéraire que vous venez de lire : en cliquant sur les liens, vous pourrez découvrir les résumés et les premiers chapitres offerts dans l'échantillon du site et, qui sait, trouver votre prochaine lecture.

### ***Collection Bonne humeur***

Souris des villes (Prix du Comptoir de la Culture 2020)

Oiseau des îles

Pas de Chichis entre amies

Comme un Parfum d'immortelle (Prix des Plumes Francophones 2021)

Mon voisin, mes amours et autres contrariétés

Poing de départ

La Mélodie oubliée

La Cerise sur le cupcake

Embrouilles et Dolce vita

Broadway dans la peau

Pour me suivre sur les réseaux sociaux, c'est par ici :

<https://linkr.bio/LaureEnzaAuteur>